

Laval théologique et philosophique



## Sémiologie, sémantique et herméneutique selon Paul Ricœur

Guy Bouchard

Volume 36, Number 3, 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705812ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705812ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, G. (1980). Sémiologie, sémantique et herméneutique selon Paul Ricœur. *Laval théologique et philosophique*, 36(3), 255–284.  
<https://doi.org/10.7202/705812ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# SÉMIOLOGIE, SÉMANTIQUE ET HERMÉNEUTIQUE SELON PAUL RICŒUR

Guy BOUCHARD

Je vois cette herméneutique générale comme une contribution à cette grande philosophie du langage dont nous éprouvons aujourd'hui le manque. Nous sommes aujourd'hui ces hommes qui disposent d'une logique symbolique, d'une science exégétique, d'une anthropologie et d'une psychanalyse, et qui, pour la première fois peut-être, sont capables d'embrasser comme une unique question celle du remembrement du discours humain. Le progrès de ces disciplines disparates a tout à la fois rendu manifeste et aggravé la dislocation de ce discours. L'unité du parler humain fait aujourd'hui problème.

(RICŒUR,  
*Le conflit des interprétations*)

**E**N PRÉSENTANT les huit études qu'il a réunies sous le titre de *la Métaphore vive*, Paul Ricœur écrit :

Chacune de ces études développe un point de vue déterminé et constitue une partie totale. En même temps, chacune est le segment d'un unique itinéraire qui commence à la rhétorique classique, traverse la sémiotique et la sémantique, pour atteindre finalement l'herméneutique. La progression d'une discipline à l'autre suit celle des entités linguistiques correspondantes : le mot, la phrase, puis le discours<sup>1</sup>.

Quatre disciplines, mais trois entités linguistiques : comment, dès lors, la progression des disciplines peut-elle suivre celle des entités linguistiques ? C'est que sémiologie et rhétorique occupent ici la même position, toutes deux se rapportant au mot. Donc, trois groupes de disciplines d'une part, trois entités linguistiques d'autre part. Notre propos est d'évaluer la pertinence de cette trichotomie, et nous le ferons en deux étapes.

Tout d'abord, en relisant les principaux textes de Ricœur pertinents à notre propos, nous tenterons de reconstituer la genèse de cette trichotomie et de faire

---

1. P. RICŒUR, *la Métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975, p. 7.

ressortir les raisons qui la motivent. Cette démarche fera apparaître un problème, celui de la *taille* du signe, que nous élaborerons ensuite et qui nous fournira l'occasion de préciser pourquoi nous ne pouvons endosser la position de Ricœur et pourquoi la sémiologie ne doit pas être maintenue dans la position subalterne qu'il lui assigne.

### 1. *L'herméneutique, du symbole au discours*

Dans les écrits de Paul Ricœur se lit une constante préoccupation du lieu et du statut de l'herméneutique. D'un combat à l'autre, l'herméneutique se déplace. Les trois positions assignées respectivement à la sémiologie, à la sémantique et à l'herméneutique ont été occupées à tour de rôle par l'herméneutique elle-même. Pour bien cerner son dernier retranchement, il importe donc de visiter au préalable les bastions qu'elle a abandonnés. Avant d'investir le discours, il nous faut assiéger le symbole, puis la phrase.

#### 1.1. *L'herméneutique des symboles*

Examinons un premier groupe de quatre textes.

##### 1.1.1. « *Le symbole donne à penser* »<sup>2</sup>

Ricœur définit ici le symbole à l'aide de quatre critères. Tout d'abord, les symboles sont des signes, mais tout signe n'est pas symbole ; tout signe, en effet, communique un sens, tout signe vise au-delà de lui-même quelque chose pour quoi il vaut, mais le symbole se caractérise par une double intentionnalité : « à l'opposé des signes techniques parfaitement transparents qui ne disent que ce qu'ils veulent dire en posant le signifié, les signes symboliques sont opaques, parce que le sens premier, littéral, patent, vise lui-même analogiquement un sens second qui n'est pas donné autrement qu'en lui » (p. 64). En second lieu, le symbole diffère de l'allégorie en ce qu'il évoque ou suggère son sens au lieu de le donner par une sorte de traduction qui est déjà une interprétation. Troisièmement, le symbole de l'herméneutique n'a rien à voir avec celui de la logique symbolique, car il est lié à son contenu au lieu de se réduire à un élément formel calculable. Enfin, le symbole diffère du mythe en ce qu'il est plus radical, plus spontané que ce dernier, que l'on peut considérer comme un symbole développé en forme de récit.

Or le symbole ainsi défini ressortit à l'herméneutique et à la philosophie. Le symbole, en effet, donne à penser, mais on peut le comprendre de trois façons différentes. Pour la phénoménologie de la religion, telle que la pratique par exemple Eliade, le symbole est compris par le symbole, par la totalité des symboles, dans la cohérence d'un système. Mais on ne peut s'en tenir à cette première étape, parce que

---

2. *Esprit*, 27 (1959), p. 60-76. La même doctrine se retrouve dans *Finitude et culpabilité II : La symbolique du mal* (Paris, Aubier Montaigne, 1968 : p. 17-25, et p. 323-332). On la retrouve aussi dans « Philosophie et herméneutique », in *Le Conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*, Paris, Seuil, 1969, p. 285-296 ; nous désignerons cet ouvrage par l'abréviation CI.

la question de la vérité n'y est pas encore posée ; aussi faut-il accéder au champ de l'herméneutique proprement dite, « c'est-à-dire de l'interprétation appliquée chaque fois à un texte singulier » (p. 71), en s'enfonçant dans le cercle herméneutique : « Il faut comprendre pour croire mais il faut croire pour comprendre » ; c'est à ce niveau que l'on peut communiquer au sacré en « explicitant la précompréhension qui anime l'interprétation » (p. 72). La troisième étape, proprement philosophique, est celle d'une pensée à partir des symboles, une pensée consistant « à promouvoir le sens, à former le sens dans une interprétation créatrice » (p. 73), ou en termes heideggeriens à « élaborer des existentiels qui expriment les possibilités les plus fondamentales du *Dasein* » (p. 75).

Bref, le symbole est un signe spécial, qui se distingue des signes techniques par la visée d'un second sens analogue à son sens littéral ; il ne faut le confondre ni avec l'allégorie ni avec les symboles de la logique dite symbolique, ni avec les mythes ; et on peut le comprendre à un triple niveau : par rapport à d'autres symboles, par rapport au sacré, par rapport à l'être.

### 1.1.2. *De l'interprétation. Essai sur Freud*<sup>3</sup>

Dans cet ouvrage commence à se modifier la conception que se fait Ricoeur du symbole. À prime abord, la définition est la même : « le symbole est une expression linguistique à double sens qui requiert une interprétation » (p. 18). Mais cette conception est située entre deux autres, l'une trop large, l'autre trop étroite. Trop large, la conception de Cassirer, qui fait de la fonction symbolique « la fonction générale de médiation par le moyen de laquelle l'esprit, la conscience, construit tous ses univers de perception et de discours » (p. 19) ; il vaudrait mieux parler en ce cas de signe, ou de fonction signifiante ; sinon, on occulte la distinction, qui crée le champ herméneutique, entre expressions univoques et expressions multivoques. En tout signe, un véhicule sensible porte la fonction signifiante qui fait qu'il vaut pour autre chose, mais l'interprétation fait appel à une structure intentionnelle de second degré. Il importe de distinguer ici trois couples de facteurs, dont les deux premiers relèvent du signe :

Il y a dans le signe une dualité ou plutôt deux couples de facteurs qui peuvent être considérés chaque fois comme composant l'unité de la signification ; il y a d'abord la dualité de structure du signe sensible et de la signification qu'il porte (du signifiant et du signifié dans la terminologie de Ferdinand de Saussure) ; il y a en outre la dualité intentionnelle du signe (à la fois sensible et spirituel, signifiant et signifié) et de la chose ou de l'objet désigné [...] nous disons que les mots, par leur qualité sensible, *expriment* des significations et que, grâce à leur signification, ils *désignent* quelque chose. Le mot signifier couvre ces deux couples de l'expression et de la désignation. (p. 21-22)

Mais la dualité du symbole est différente :

Elle s'ajoute et se superpose à la précédente comme relation du sens au sens ; elle présuppose des signes qui ont déjà un sens primaire, littéral, manifeste, et qui par

3. Paris, Seuil, 1965.

ce sens renvoient à un autre sens. Je restreins donc délibérément la notion de symbole aux expressions à double ou multiple sens dont la texture sémantique est corrélative du travail d'interprétation qui en explicite le sens second ou les sens multiples. (p. 22).

Le symbole ne doit pas être identifié au signe en général. Mais il faut aussi éviter d'en donner une définition trop étroite, qui caractériserait le lien du sens au sens par l'analogie, car il y a d'autres relations entre sens manifeste et sens latent, par exemple la distorsion (p. 25-26). Du symbole, Ricoeur se fait donc une conception « moyenne » :

il y a symbole là où l'expression linguistique se prête par son double sens ou ses sens multiples à un travail d'interprétation. Ce qui suscite ce travail, c'est une *structure intentionnelle qui ne consiste pas dans le rapport du sens à la chose, mais dans une architecture du sens, dans un rapport du sens au sens, du sens second au sens premier, que ce rapport soit ou non d'analogie, que le sens premier dissimule ou révèle le sens second.* (p. 26-27)

À cette redéfinition du symbole correspond une redistribution des disciplines qui se préoccupent du symbole. Dans « Philosophie et herméneutique », dont la doctrine est identique à celle de l'article « Le symbole donne à penser », l'herméneutique était définie comme la « science de l'interprétation »<sup>4</sup>. Mais dans *De l'interprétation*, le déchiffrement des énigmes n'est plus une science (p. 49), l'herméneutique est « la théorie des règles qui président à une exégèse, c'est-à-dire à l'interprétation d'un texte singulier ou d'un ensemble de signes susceptible d'être considéré comme un texte » (p. 18). Cette définition fait appel au concept d'interprétation : mais qu'est-ce que l'interprétation ? Comme dans le cas du symbole, Ricoeur adopte une position « moyenne ». Une conception trop large de l'interprétation est celle, par exemple, d'Aristote (p. 29-33). Guidé par le titre *De l'interprétation*, Ricoeur soutient que, selon Aristote, est interprétation tout son émis par la voix et doté de signification ; mais l'interprétation au sens complet, c'est la signification de la phrase, et au sens fort, c'est la phrase susceptible de vrai et de faux, la proposition déclarative qui dit quelque chose de quelque chose ; la notion de signification requiert, chez Aristote, l'univocité du sens ; mais la plurivocité du mot « être » ouvre une brèche vers une théorie de l'interprétation comme intelligence des significations à multiples sens<sup>5</sup>. À l'opposé de cette conception trop large, la conception de l'exégèse biblique est trop

4. Article cité, p. 311.

5. Si l'on se laisse guider non plus par un titre (*De l'interprétation*), mais par une problématique, celle des significations à sens multiples, le problème de l'interprétation joue un rôle encore plus considérable dans l'*Organon* d'Aristote. Il se pose dès l'ouverture du traité des *Catégories* (trad. Tricot, Paris, Vrin, 1959, I, a, 1-15), avec la célèbre distinction entre les « homonymes », les « synonymes » et les « paronymes », et on le retrouve dans les *Réfutations sophistiques* (trad. Tricot, Paris, Vrin, 1950, 165, a, 4-13) lorsque, pour expliquer que les Sophistes ne font ni syllogismes véritables ni réfutations véritables, Aristote écrit : « l'une de ces raisons, qui est la plus naturelle et la plus courante, est celle qui tient aux noms donnés aux choses. En effet, puisqu'il n'est pas possible d'apporter dans la discussion les choses elles-mêmes, mais qu'au lieu des choses nous devons nous servir de leurs noms comme de symboles, nous supposons que ce qui se passe dans les noms se passe aussi dans les choses, comme dans le cas des cailloux qu'on rapporte au compte. Or, entre noms et choses, il n'y a pas ressemblance complète : les noms sont en nombre limité, ainsi que la pluralité des définitions, tandis que les choses sont infinies en nombre. Il est, par la suite, inévitable que plusieurs choses soient signifiées et par une même définition et par un seul et même nom ».

courte ; pour elle, l'herméneutique est la science des règles de l'exégèse, c'est-à-dire de l'interprétation particulière d'un texte ; mais, avec Freud, « ce n'est pas seulement une « écriture » qui s'offre à l'interprétation, mais tout ensemble de signes susceptible d'être considéré comme un texte à déchiffrer, donc aussi bien un rêve, un symptôme névrotique, qu'un rite, un mythe, une œuvre d'art, une croyance » (p. 35). Il faut donc que l'interprétation « déborde une simple science scripturaire sans se dissoudre dans une théorie générale de la signification » (p. 35) : elle sera un « travail de compréhension » visant à déchiffrer le double sens, les expressions équivoques, les symboles (p. 17-18). Or cette région du langage, ce « champ herméneutique » qui est familier à la phénoménologie des religions, c'est aussi le lieu de la psychanalyse. Et il n'y a pas d'herméneutique générale, seulement des théories opposées de l'interprétation oscillant entre la restauration du sens et la démystification :

D'un côté, l'herméneutique est conçue comme la manifestation et la restauration d'un sens qui m'est adressé à la façon d'un message, d'une proclamation ou, comme on dit quelquefois, d'un kérygme ; de l'autre, elle est conçue comme une démystification, comme une réduction d'illusions. C'est de ce côté de la lutte que se range la psychanalyse, du moins en première lecture. (p. 35-36).

L'herméneutique de la récollection du sens (Leenhardt, Van der Leeuw, Éliade, Ricœur), assume le cercle herméneutique du croire et du comprendre, c'est une phénoménologie du « sacré » pour laquelle il y a une « vérité » des symboles (p. 37-38). Or le symbole fait appel non seulement à l'interprétation, mais aussi à la réflexion philosophique, parce qu'il est incorporé à des mythes qui font apparaître d'autres traits qui le caractérisent à ce niveau : personnages exemplaires, temporalité, exploration ontologique, — et qui suscitent l'expression spéculative :

Le problème herméneutique n'est donc pas imposé du dehors à la réflexion, mais proposé du dedans par le mouvement même du sens, par la vie implicite des symboles, pris à leur niveau sémantique et mythique (p. 47).

La philosophie de la réflexion est invitée à se faire herméneutique.

### 1.1.3. « *Herméneutique et symbole* »<sup>6</sup>

La conception du symbole exprimée dans cet article résume celle que développait l'ouvrage sur Freud. Après avoir déclaré que le nœud sémantique de toute herméneutique réside dans les expressions multivoques, Ricœur ajoute :

Je propose d'appeler symbolique ces expressions multivoques. Je donne ainsi au mot symbole un sens plus étroit que les auteurs qui, comme Cassirer, appellent symbolique toute appréhension de la réalité par le moyen des signes, depuis la perception, le mythe, l'art, jusqu'à la science ; et un sens plus large que les auteurs qui, à partir de la rhétorique latine ou de la tradition néo-platonicienne, réduisent le symbole à l'analogie. *J'appelle symbole toute structure de signification où un sens direct, primaire, littéral, désigne par surcroît un autre sens indirect, secondaire, figuré, qui ne peut être appréhendé qu'à travers le premier.* Cette circonscription des expressions à double sens constitue proprement le champ herméneutique (p. 16).

6. Texte de 1965, repris dans CI.

On notera que tout en revendiquant, pour la symbolique, le champ des expressions multivoques, Ricœur n'en continue pas moins à définir le symbole par le double sens.

Par ailleurs, l'aspect philosophique de l'herméneutique se précise. Au niveau sémantique, l'herméneutique philosophique commence en effet par l'investigation en extension des formes symboliques et par l'analyse en compréhension des structures symboliques; elle continue par la confrontation des styles herméneutiques et par la critique des systèmes d'interprétation, en rapportant la diversité des méthodes herméneutiques à la structure des théories correspondantes; elle culmine dans l'arbitrage des prétentions totalitaires de chaque méthode d'interprétation, montrant que chacune exprime la forme d'une théorie, justifiant ainsi chacune dans les limites de sa circonscription théorique; l'herméneutique générale ainsi conçue contribue à « cette grande philosophie du langage dont nous éprouvons aujourd'hui le manque » (p. 18-19).

#### 1.1.4. « *Herméneutique et ontologie* »<sup>7</sup>

Dans les trois textes que nous venons d'examiner, le symbole était défini comme une expression comportant, par opposition aux signes « techniques », plus d'un sens.

Mais une sémantique des expressions à sens multiples ne suffit pas à qualifier une herméneutique comme philosophique. Une analyse linguistique qui traiterait les significations comme un ensemble clos sur soi-même érigerait inéluctablement le langage en absolu. Or cette hypostase du langage nie l'intention fondamentale du signe, qui est de valoir pour..., donc de se dépasser et de se supprimer dans ce qu'il vise. Le langage lui-même, en tant que milieu signifiant, demande à être référé à l'existence (p. 20).

Or l'étape intermédiaire en direction de l'existence, c'est, ajoute Ricœur, la réflexion, c'est-à-dire le lien entre la compréhension des signes et la compréhension de soi, en quoi l'on pourra reconnaître un existant. Apparaît ici plus nettement le motif de la référence, du rapport des signes aux choses et à soi, qui va prendre de plus en plus d'importance. Mais faisons d'abord le point.

#### 1.1.5. *Premier bilan*

Deux filons nous intéressent : celui des entités signifiantes et celui des disciplines qui les prennent en charge.

Par rapport aux entités signifiantes, les quatre textes étudiés ont en commun de considérer le signe comme le concept général de quelque chose qui vise au-delà de soi quelque chose d'autre pour quoi il vaut; de distinguer deux sortes de signes : les signes techniques, univoques, transparents, et les symboles, que caractérise le double-sens. Mais entre « Le symbole donne à penser » d'une part, et les trois textes subséquents d'autre part, il faut aussi souligner plusieurs différences :

- a) dans le second groupe de textes, la structure du signe en général se précise lorsqu'il est décrit comme constitué de deux couples de facteurs : signifiant et signifié, puis signe et chose;

---

7. Texte de 1965, repris dans CI.

- b) la notion de sens multiple s'ajoute à celle de double-sens pour caractériser le symbole ;
- c) sous l'influence de la psychanalyse, le rapport entre les deux sens du symbole cesse d'être conçu comme nécessairement analogique ;
- d) le mythe, d'abord nettement distingué du symbole, devient quelque chose qui s'y superpose en y conférant de nouveaux traits ;
- e) le rapport au sacré, d'abord attribué à tout symbole<sup>8</sup>, devient l'apanage de l'herméneutique de la restauration du sens, à l'exception de l'herméneutique du soupçon.

Au niveau des disciplines, les changements ne sont pas moins importants. Dans « Le symbole donne à penser » le symbole est l'objet d'une triple interprétation : la phénoménologie de la religion le comprend en le reliant à d'autres symboles, l'herméneutique proprement dite le comprend en tant qu'intégré à un texte particulier et en se posant la question de sa vérité dans le cadre du cercle herméneutique, enfin l'herméneutique philosophique le comprend en tant qu'amorce d'une pensée réflexive qui le relie à l'être. Dans les textes subséquents, l'apparition de la psychanalyse introduit une distorsion dans ce schéma :

- a) l'herméneutique n'est plus une science ;
- b) elle ne porte plus sur un texte singulier au sens strict, mais sur tout ensemble de signes susceptible d'être considéré *comme* un texte ;
- c) l'opposition entre phénoménologie de la religion et herméneutique est résorbée au profit d'une herméneutique englobant plusieurs théories de l'interprétation qui oscillent entre la restauration du sens (phénoménologie de la religion) et la démystification (psychanalyse) ;
- d) c'est cette herméneutique multicéphale qui fait appel à l'herméneutique philosophique à la fois comme arbitre et comme lieu de retour des symboles à l'existence.

## 1.2. *L'herméneutique de la phrase*

Dans les textes que nous venons de parcourir, l'herméneutique de Ricoeur était travaillée par la psychanalyse ; c'est maintenant le structuralisme qui va la provoquer.

### 1.2.1. « *Structure et herméneutique* »<sup>9</sup>

Chronologiquement, et par la conception du symbole qu'il véhicule — le symbole reste une entité à double sens (p. 622) — ce texte se rattache au groupe précédent. Mais en même temps y apparaît la problématique structuraliste qui entraînera le passage du niveau des symboles à celui de la phrase.

Voyons d'abord comment Ricoeur caractérise le structuralisme (p. 598–600). Le structuralisme est une science, il procède de l'application aux sciences humaines d'un

8. « Tout symbole en effet est finalement une hiérophanie, une manifestation du lien de l'homme au sacré ». (*La symbolique du mal*, p. 331).

9. *Esprit*, 11 (1963), p. 596–626 (repris dans CI).



modèle linguistique. Quelles sont les caractéristiques de ce modèle ? La distinction saussurienne entre langue et parole entraîne trois conséquences. Tout d'abord, séparée des sujets parlant, la langue est un système de signes (signifiant sonore et signifié conceptuel) où ce qui compte, ce ne sont pas des termes pris individuellement, mais les écarts différentiels : « ce sont les différences de son et de sens et les rapports des uns aux autres qui constituent le système des signes d'une langue » (p. 598). En second lieu, le système n'apparaît qu'en synchronie, de sorte que la linguistique synchronique doit être distinguée de la linguistique diachronique, qui lui est subordonnée. Enfin, les lois linguistiques désignent un niveau inconscient, non réflexif, non historique de l'esprit, entraînant la non-historicité, et partant l'objectivité et la scientificité du rapport de compréhension.

Quels sont les rapports entre le structuralisme ainsi défini et l'herméneutique ? D'emblée, Ricœur pose le problème en termes de confrontation :

Mon propos est de confronter le structuralisme, pris comme science, à l'herméneutique, entendue comme interprétation philosophique des contenus mythiques, saisis à l'intérieur d'une tradition vivante et repris dans une réflexion et une spéculation actuelles (p. 596).

Cette herméneutique, « segment de la compréhension de soi-même et de la compréhension de l'être » (p. 596), se meut dans le cercle herméneutique « qui la disqualifie comme science et la qualifie comme pensée méditante » (p. 597), donc comme discipline philosophique. Mais l'anthropologie structurale telle que la pratique Lévi-Strauss s'intéresse elle aussi aux mythes : faudra-t-il donc choisir entre philosophie et science ? Non. Car la méthode structurale s'applique peut-être adéquatement aux mythes de la pensée totémique, mais elle n'épuise pas le sens des symboles et mythes judaïques, dont le contenu, surdéterminé, donne à penser. Marquons clairement la différence entre les deux approches :

L'explication structurale porte (1) sur un système inconscient (2) qui est constitué par des différences et des oppositions (par des écarts significatifs) (3) indépendamment de l'observateur. L'interprétation d'un sens transmis consiste dans (1) la reprise consciente (2) d'un fond symbolique surdéterminé (3) par un interprète qui se place dans le même champ sémantique que ce qu'il comprend et entre ainsi dans le « cercle herméneutique ». (p. 627)<sup>10</sup>

Différentes, les deux approches ne sont pourtant pas antagonistes, mais complémentaires. Car, selon Ricœur, d'une part il n'y a pas d'analyse structurale « sans intelligence herméneutique du transfert de sens », sans la « donation indirecte de sens qui institue le champ sémantique, à partir duquel peuvent être discernées des homologies structurales » (p. 626); d'autre part, la reprise du sens présuppose un minimum de compréhension des structures, car, isolé, le symbole est trop polysémique et doit être compris dans une économie d'ensemble.

10. Pour le bénéfice d'une opposition découpée terme à terme, la différence entre les deux approches n'est-elle pas quelque peu durcie ? En linguistique, par exemple, il faut distinguer entre locuteur et linguiste. Or si la langue est un système inconscient pour le locuteur, ne devient-elle pas, pour le linguiste, un système conscient ? Et ne devrait-on pas, au niveau de l'herméneutique, tenir compte d'une semblable distinction entre l'interprète spontané et l'herméneute ? Il y aurait ainsi, dans les deux cas, reprise consciente d'un système inconscient.

Dès lors la compréhension des structures n'est pas extérieure à une compréhension qui aurait pour tâche de *penser* à partir des symboles ; elle est aujourd'hui l'intermédiaire nécessaire entre la naïveté symbolique et l'intelligence herméneutique. (p. 627)

### 1.2.2. « *La structure, le mot, l'événement* »<sup>11</sup>

L'image que se fait Ricœur du structuralisme est maintenant liée à cinq présuppositions :

- a) par la distinction saussurienne entre langue et parole, le langage devient l'objet d'une science empirique ;
- b) dans la langue, il faut distinguer entre linguistique synchronique (science des états de système) et linguistique diachronique (science des changements), le changement, inintelligible comme tel, étant compris comme passage d'un état à un autre ;
- c) dans un état de système il n'y a pas de termes absolus, seulement des relations de dépendance mutuelle, des différences ;
- d) l'ensemble des signes constitue un système clos, sans dehors ;
- e) le signe n'est plus mis pour une chose, il se définit par son rapport d'opposition aux autres signes de même niveau et en lui-même comme une différence purement interne entre signifiant et signifié ;

Le type d'intelligibilité qui est ainsi défini triomphe quand on travaille sur un corpus déjà constitué, clos, mort ; quand on établit des inventaires d'éléments et d'unités ; quand on place ceux-ci en des rapports d'opposition (de préférence binaire) ; et quand on établit une combinatoire de ces éléments et de ces couples d'opposition. Or la linguistique de Chomsky « sonne le glas » de ce structuralisme, qui exclut l'acte de parler en tant que performance individuelle, ainsi que la production des énoncés inédits qui constitue pourtant l'essentiel du langage ; qui exclut aussi l'histoire ; qui exclut enfin l'intention première du langage, qui est de dire quelque chose sur quelque chose. Aussi faut-il mettre en question la supposition « que le langage est un objet pour une science empirique » (p. 806), du moins dans la mesure où l'on prétend absolutiser cet objet, car « pour nous qui parlons le langage n'est pas un objet mais une médiation ; il est ce à travers quoi, par le moyen de quoi, nous nous exprimons et nous exprimons les choses » (p. 807).

L'important, dès lors, est de penser l'unité de la langue et de la parole. Pour cela, il faut une intelligence exacte des niveaux du langage. S'en tenir aux articulations phonologique, lexicale et syntaxique ne suffit pas :

On change véritablement de niveau quand on passe des unités de langue à l'unité nouvelle que constitue la phrase ou l'énoncé. Cette unité n'est plus de langue, mais de discours. [Elle] n'est aucunement sémiologique — si l'on entend par là tout ce qui concerne les rapports de dépendance interne entre signes ou composantes de signes. Cette grande unité est proprement sémantique, si l'on prend ce mot en son sens fort, qui est non seulement de signifier en général, mais de dire quelque chose, de renvoyer du signe à la chose (p. 808).

11. *Esprit*, 5 (1967), p. 801-821 (repris dans CI).

La phrase comporte plusieurs caractéristiques qu'il importe de souligner.

- a) Le discours a pour mode de présence un acte, l'instance de discours dans les termes de Benveniste, qui est de la nature d'un événement actuel (alors que le système est a-temporel, virtuel).
- b) Le discours est une suite de choix élisant certaines significations et en excluant d'autres (contre-partie de la contrainte du système).
- c) Ces choix produisent des phrases inédites en nombre virtuellement infini (alors que le répertoire des signes est fini et clos).
- d) Le langage en instance de discours a une référence, et l'avance du sens vers la référence est « l'âme même du langage » (p. 809), c'est au plan de la phrase que le langage dit quelque chose :

Il ne faut donc pas opposer deux définitions du signe, l'une comme différence interne du signifiant et du signifié, l'autre comme référence externe du signe à la chose. Il n'y a pas à choisir entre ces deux définitions. L'une se rapporte à la structure du signe dans le système l'autre à sa fonction dans la phrase (p. 810).

- e) L'instance de discours a une manière propre de désigner le sujet du discours : l'acte de parole s'oppose à l'anonymat du système, « il y a parole là où un sujet peut reprendre dans un acte, dans une instance singulière de discours, le système de signes que la langue met à sa disposition » (p. 810).

Cette importance nouvelle accordée à la phrase oblige Ricoeur à reconsidérer certaines de ses positions antérieures. Par exemple, le problème de la polysémie doit être repris dans le cadre nouveau que constitue l'opposition entre le sémiologique et le sémantique, et par rapport aux échanges, que permet le rôle privilégié du mot dans la phrase, entre structure et événement. De plus, au-delà de ces problèmes d'autres approches restent possibles : celle de l'exégèse au niveau du texte, et celle de l'ontologie du langage. Or, dans ce mouvement de synthèse,

en remontant des éléments vers le texte et le poème entier, émerge au tournant de la phrase et du mot, une problématique nouvelle qui tend à éliminer l'analyse structurale ; cette problématique propre au plan du discours, c'est celle du dire. Le surgissement du dire dans notre parler est le mystère même du langage ; le dire, c'est ce que j'appelle l'ouverture, ou mieux l'aperture du langage (p. 821).

### 1.2.3. « *La question du sujet : le défi de la sémiologie* »<sup>12</sup>

La conception du structuralisme qu'expose ce texte est identique à celle de l'article précédent. Par contre, les rapports entre structuralisme et herméneutique sont plus développés du point de vue philosophique.

Pour la phénoménologie, le langage n'est pas objet mais médiation, il est « ce pourquoi et à travers quoi nous nous dirigeons vers la réalité (quelle qu'elle soit) ; il consiste à dire quelque chose sur quelque chose ; par là, il s'échappe vers ce qu'il dit, il se dépasse et s'établit dans un mouvement intentionnel de référence » (p. 247). Pour la linguistique structurale par contre, la langue se suffit à elle-même, toutes ses

---

12. Texte de 1967-1968, repris dans CI.

différences lui sont immanentes, elle est un système qui précède le sujet parlant. Il y a là, pour la phénoménologie, un défi. Une phénoménologie renouvelée de la signification ne peut pas en effet se contenter de répéter les descriptions de la parole qui ne reconnaissent pas le statut théorique de la linguistique, ni de juxtaposer l'ouverture du langage à la fermeture des signes : « c'est à travers et par le moyen d'une linguistique de la langue qu'une phénoménologie de la parole est aujourd'hui possible. C'est dans une lutte pied à pied avec les présupposés de la sémiologie qu'elle doit reconquérir la relation de transcendance du signe, ou sa référence » (p. 247-248). Mais comment effectuer cette reconquête ?

Le langage, en tant que hiérarchie de niveaux, comporte un autre type d'unités que les inventaires d'éléments, une unité non de langue mais de parole (de discours), non pas sémiologique mais sémantique (car c'est elle qui, proprement, signifie) : la phrase. Le signe, constitué par différence, est, dans la phrase, reversé à l'univers par voie de référence, « et cette contrepartie que la référence constitue par rapport à la différence peut fort légitimement être appelée représentation »<sup>13</sup> (p. 248). « Opposer le signe au signe, c'est la fonction *sémiologique* ; représenter le réel par signe [sic !] c'est la fonction *sémantique* ; et la première est subordonnée à la seconde » (p. 248). Or, sur la base de cette distinction, on peut faire converger la linguistique de la phrase (référence implicite à Benveniste), la logique du sens et de la référence (Frege, Husserl) et la phénoménologie de la parole (Merleau - Ponty). Mais, pour édifier le niveau de l'énoncé, il faut au préalable, contrairement à Merleau - Ponty, faire un détour par l'analyse structurale. Celle-ci, cependant, doit déboucher sur la fonction symbolique, sous peine de renoncer à l'intelligibilité :

N'est-ce pas alors la visée de signifiante — que la phrase confère de proche en proche à chacun de ses éléments et d'abord aux mots — qui assure, par son mouvement de transcendance, l'unité interne du signe ? Signifiant et signifié tiendraient-ils ensemble si la visée de signification ne les traversait comme une flèche vers un référent possible, qui est ou n'est pas ? (p. 249-250).

Or c'est aussi au niveau de la phrase que le langage a un sujet. Et pour montrer comment le sujet parlant advient à son discours, la phénoménologie du sujet parlant trouve appui dans les recherches de certains linguistes sur le pronom personnel et, en général, sur les formes de l'allocution inhérentes à l'instance de discours. Ricœur se réfère ici aux études de Benveniste sur le pronom personnel et les relations de personne dans le verbe (*Problèmes...*, p. 226-236 ; 251-266), pour conclure :

Nous surprenons ainsi l'articulation langue-parole : elle repose en partie sur des signes particuliers — ou « indicateurs » — dont les pronoms personnels ne sont

13. Ricœur loue Benveniste d'avoir rapproché « dire quelque chose », « signifier » et « représenter ». « Le langage, dit Benveniste, a pour fonction de "dire quelque chose", et cette fonction, c'est "la faculté de représenter le réel par un 'signe' et de comprendre le signe comme représentant le réel" » (*Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1968, p. 7 et 26 ; cité par Ricœur ; p. 248, n. 1). Or, pour Benveniste, cette faculté est la faculté de *symboliser* : « Pourquoi l'individu et la société sont-ils, ensemble et de la même nécessité, fondés dans la langue ? Parce que le langage représente la forme la plus haute d'une faculté qui est inhérente à la condition humaine, la faculté de *symboliser*. Entendons par là, très largement, la faculté de *représenter* le réel par un "signe" et de comprendre le "signe" comme représentant le réel, donc d'établir un rapport de "signification" entre quelque chose et quelque chose d'autre » (*Problèmes...*, p. 26). On se rappellera que c'est précisément cette conception trop large de la fonction symbolique que Ricœur reprochait à Cassirer (cf. *supra*, 1.1.2.)

qu'une espèce à côté des démonstratifs et des adverbes de temps et de lieu ; ces signes ne connotent pas une classe d'objets, mais désignent la présente instance de discours ; ils ne nomment pas, mais indiquent le *je*, le *ici* et le *maintenant*, le *ceci*, bref la relation d'un sujet parlant avec une audience et une situation. (p. 251)

Après avoir montré comment cette problématique peut renouveler la conception de la réduction transcendantale, et comment il faut tendre à une herméneutique du « je suis », Ricœur conclut :

S'il en est ainsi, l'herméneutique par laquelle doit passer la philosophie réflexive ne doit pas se confiner dans les effets de sens et de double sens : elle doit être hardiment une herméneutique du *je suis*. (p. 262)

#### 1.2.4. *Second bilan*

Au niveau des entités signifiantes, on peut noter tout d'abord une double conception du signe : pour le structuralisme, le signe appartient à un système et se définit par sa différence interne entre signifiant et signifié ainsi que par son opposition aux autres signes, tandis que pour l'herméneutique le signe doit avoir une référence ; Ricœur tente de concilier ces deux conceptions en disant qu'il se s'agit pas de deux définitions différentes, puisque l'une se rapporte à la structure du signe dans le système, l'autre à sa fonction dans la phrase. En second lieu, on peut souligner la mise en veilleuse de la problématique du symbole : si, dans le premier texte, il était encore question des symboles et des mythes, le troisième texte, par contre, affirmait clairement que l'herméneutique ne doit pas se confiner dans les effets de sens et de double sens<sup>14</sup>. Enfin, une nouvelle entité est mise en évidence : la phrase ; celle-ci marque, dans le langage, un changement de niveau ; elle est unité de discours, non unité de langue, unité sémantique, et non unité sémiologique, c'est en elle que le signe se rapporte au monde et qu'un sujet advient au langage.

À cette opposition entre signe et phrase correspond la différence entre structuralisme et herméneutique. Issu du modèle saussurien, le structuralisme est une science empirique qui privilégie la synchronie, les oppositions et les différences, qui considère l'ensemble des signes comme un système clos ne renvoyant pas du signe à la chose. L'herméneutique, par contre, est une interprétation philosophique, un segment de la compréhension de soi et de l'être, et elle s'efforce de reconquérir la référence du langage et sa prise en charge par un sujet. Quel est le rapport entre ces deux disciplines ? D'après le premier texte, le structuralisme est l'intermédiaire nécessaire entre la naïveté symbolique et l'intelligence herméneutique. Assez brutalement, le second texte déclare que la linguistique de Chomsky sonne le glas du structuralisme, pour ensuite affirmer que la problématique de l'ouverture du langage « tend à éliminer l'analyse structurale ». Quant au troisième texte, il admet que la phénoménologie du langage n'est possible que par l'entremise de la linguistique de la langue. On en conclura que si le structuralisme est éliminé, c'est au sens d'un dépassement, non d'une omission : de même que le signe est intégré dans la phrase, de même le structuralisme est, pour Ricœur, une étape ancillaire de l'herméneutique.

---

14. C'est le double sens, on s'en souvient, qui définit, pour Ricœur, le symbole.

1.3. *L'herméneutique du discours*

Deux textes retiendront ici notre attention : « Herméneutique et sémantique » d'une part, *la Métaphore vive* d'autre part.

1.3.1. « *Herméneutique et sémantique* »<sup>15</sup>

Le problème est à nouveau celui du sens multiple :

Par là je désigne un certain effet de sens, selon lequel une expression, de dimensions variables, en signifiant une chose, signifie en même temps une *autre* chose, sans cesser de signifier la première. (p. 65)

Or le sens multiple peut être abordé à différents niveaux stratégiques : celui de l'herméneutique, celui des unités lexicales, celui de la sémantique structurale.

Ce qui caractérise l'herméneutique, « c'est d'abord la longueur des séquences avec lesquelles elle opère et que j'appelle textes » (p. 65). Par rapport aux séquences minimales du linguiste le texte comporte une certaine longueur, et il a l'organisation interne d'une œuvre. C'est le texte qui a un sens multiple, et « la phénoménologie de la religion [...], la psychanalyse freudienne et jungienne [...], la critique littéraire (nouvelle ou pas) nous permettent de généraliser la notion de texte à des ensembles signifiants d'un autre degré de complexité que la phrase » (p. 66). Or à ce niveau herméneutique la symbolique exprime une réalité extra-linguistique, elle est placée sous le régime de l'ouverture des signes, régime lié à l'échelle où opère l'interprétation, tandis que la fermeture de l'univers linguistique dépend de la considération de petites unités signifiantes.

Si l'on passe à l'échelle des unités lexicales, une certaine explication du symbolisme et du sens multiple est possible en termes de polysémie, mais en excluant le rapport à la chose. À l'échelle de la sémantique structurale (Greimas), on recherche des structures sous-jacentes aux lexèmes et entièrement construites pour les besoins de l'analyse : les sèmes, lesquels permettent de rendre compte du sens multiple et du fonctionnement symbolique. Ce passage d'un niveau à l'autre : du texte aux mots, puis des mots aux constellations sémiques, — constitue un progrès dans la rigueur ; le symbolisme cesse d'être une énigme, la métaphore s'explique comme changement d'isotopie.

Mais alors, je vous le demande, le philosophe ne retrouve-t-il pas sa mise au terme du parcours ? Ne peut-il pas légitimement demander pourquoi le discours, dans certains cas, cultive l'ambiguïté ? Le philosophe précisera sa question : l'ambiguïté, pourquoi faire ? Ou plutôt : *pour dire quoi* ? Nous voilà ramenés à l'essentiel : la clôture de l'univers linguistique. À mesure que nous nous sommes enfoncés dans l'épaisseur du langage, que nous nous sommes éloignés de son plan de manifestation et que nous avons progressé en direction d'unités de signification sub-lexicales, — dans cette mesure même nous avons réalisé la clôture du langage ; les unités de signification dégagées par l'analyse structurale ne signifient rien ; ce sont seulement des possibilités combinatoires ; elles ne disent rien : elles conjoignent et disjoignent (p. 78).

15. Texte de 1966, complété en 1969 et repris dans CI.

Il y a dès lors deux façons de rendre compte du symbolisme : par ce qui le constitue et par ce qu'il veut dire. Ce qui le constitue requiert une analyse structurale ; et cette analyse structurale en dissipe le « merveilleux » ; c'est sa fonction et, j'oserai dire, sa mission ; le symbolisme opère avec les ressources de tout langage, lesquelles sont sans mystère. Quant à ce que veut dire le symbolisme, ce n'est plus une linguistique structurale qui peut l'enseigner ; dans le mouvement d'aller et de retour entre analyse et synthèse, le retour n'est pas équivalent à l'aller. Sur la voie du retour, il y a émergence d'une problématique que l'analyse a progressivement éliminée [...] l'expressivité, [...] au sens où le langage exprime quelque chose, dit quelque chose. L'émergence de l'expressivité se traduit par l'hétérogénéité entre le plan du discours ou plan de manifestation, et le plan de la langue, ou plan d'immanence, seul accessible à l'analyse ; les lexèmes ne sont pas seulement pour l'analyse des constellations sémiques, mais ils sont pour la synthèse des unités de sens immédiatement comprises. (p. 78-79)

Et ce que visent ces unités de sens, c'est l'être. Au philosophe de rouvrir sans cesse vers l'être ce discours que la linguistique referme constamment sur l'univers clos des signes.

### 1.3.2. *La métaphore vive*

Le niveau du texte, mis en évidence dans l'article précédent, le sera davantage dans l'ouvrage que nous abordons maintenant, et qui oppose d'une part le mot, la phrase et le discours, d'autre part la sémiologie, la sémantique et l'herméneutique<sup>16</sup>. Nous examinerons successivement le rapport entre rhétorique et sémantique, puis l'opposition entre sémiologie et sémantique, et ensuite le passage de la sémantique à l'herméneutique.

#### 1.3.2.1. *Rhétorique et sémantique*<sup>17</sup>

La rhétorique n'intéresse ici Ricœur qu'en fonction de la métaphore. La rhétorique de la métaphore prend le mot pour unité de référence. C'est ainsi qu'entre rhétorique et poétique, Aristote « a défini la métaphore pour toute l'histoire ultérieure de la pensée occidentale, sur la base d'une sémantique qui prend le mot ou le nom pour unité de base » (p. 7). La rhétorique culmine dans la classification et la taxinomie, elle est appropriée à la statique des figures mais ne peut rendre compte de la production de la signification. Le point de vue sémantique ne s'en détache que quand la métaphore est replacée dans le cadre de la phrase « et traitée comme un cas non plus de *dénomination déviante*, mais de *prédication impertinente* » (p. 8).

#### 1.3.2.2. *Sémiologie et sémantique*<sup>18</sup>

Ayant établi l'insuffisance de la définition de la métaphore comme transposition du nom, Ricœur, au commencement de la troisième étude, introduit la notion

16. L'opposition entre ces trois disciplines se retrouve dans le survol de « La philosophie » que Ricœur a publié dans *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines* (t. II, sous la direction de Jacques Havet, Paris-La Haye-New York, Mouton, 1978, p. 1386 et 1422).

17. Ce développement résume les pages 7 et 8 de l'ouvrage.

18. Cf. p. 87-100 et 129-133.

d'énoncé métaphorique en se fondant sur l'hypothèse que « la sémantique du discours est irréductible à la sémiotique des entités lexicales » (p. 88). Pour développer l'opposition entre ces deux disciplines, il prend pour guide la linguistique d'Émile Benveniste telle qu'elle se présente dans le premier tome des *Problèmes de linguistique générale*.

En tenant compte des différents niveaux du langage, Benveniste distingue entre unités de langue (les signes) et unités de discours (les phrases). Une unité n'est telle que si on peut l'identifier dans une unité de niveau supérieur : le phonème dans le mot, le mot dans la phrase. Le mot occupe une position fonctionnelle intermédiaire liée à sa double nature : il se décompose en unités phonématiques de niveau inférieur, et entre comme unité signifiante, avec d'autres telles unités, dans une unité supérieure : la phrase ; or celle-ci est d'un autre ordre, c'est un tout non réductible à la somme de ses parties et dont le sens inhérent est réparti sur l'ensemble de ses constituants. Entre unités de même rang, les relations sont distributionnelles ; mais entre éléments de niveaux différents, les relations sont intégratives ; et l'analyse distributionnelle dégage des segments formels, des constituants, tandis que la décomposition en unités de rang inférieur donne des « intégrants » en relation de sens avec les unités de niveau supérieur ; la forme d'une unité linguistique devient ainsi sa capacité de se dissocier en constituants de niveau inférieur, et son sens, sa capacité d'intégrer une unité de niveau supérieur. Or, au niveau de la phrase, on accède à un nouveau domaine, dont le premier caractère est d'être un prédicat (la présence d'un sujet grammatical étant facultative). De plus, la phrase ne se définit pas, comme phonèmes et lexèmes, par opposition à d'autres unités ; son niveau comporte une seule forme d'énoncé linguistique, la proposition, qui ne constitue pas une classe d'unités distinctives ; aussi n'y a-t-il pas d'unité d'ordre supérieur : on peut enchaîner des propositions, mais non les intégrer. Il s'ensuit que la proposition contient des signes, mais n'est pas un signe ; la phrase n'a ni distribution, ni emploi dans un niveau supérieur, elle est unité du discours, création indéfinie. Deux linguistiques différentes devront ainsi se rapporter au signe (à la langue) et à la phrase (au discours).

Ces deux linguistiques procèdent en sens inverse et croisent leur chemin. Le linguiste de la langue, partant des unités différentielles, voit dans la phrase le niveau ultime. Mais sa démarche présuppose l'analyse inverse, plus proche de la conscience du locuteur : partant de la diversité infinie des messages, il descend vers les unités en nombre limité qu'il emploie et rencontre : les signes. C'est cette démarche que reprend en compte la linguistique du discours [...] (RICŒUR, *Opus cit.*, p. 91)

À ces deux linguistiques, Benveniste fera plus tard<sup>19</sup> correspondre les termes « sémiotique » et « sémantique ». Le signe devient ainsi une unité sémiotique, et la phrase, une unité sémantique. Dès lors, dire, avec Saussure, que la langue est un système de signes, cela ne caractérise le langage que dans un de ses aspects, non dans sa réalité totale. De plus, il faudra admettre que l'analyse du signe en signifiant et signifié ne règne que dans l'ordre sémiotique, non dans l'ordre sémantique. En

19. Cf. « La forme et le sens dans le langage », in *Le langage*, Actes du XIII<sup>e</sup> Congrès des Sociétés de Philosophie de Langue française, Genève, La Baconnière, 1967, p. 27-40.



sémiotique, il suffit de savoir si le signifié d'un signe existe ou non ; il n'appelle pas de définition intrinsèque, il suffit de le délimiter extrinsèquement par les autres signes de la langue. Cet ordre du signe laisse hors de lui l'ordre du discours. L'ordre du discours se caractérise par plusieurs traits que Ricœur emprunte d'une part à Benveniste, d'autre part à la « *linguistic analysis* » philosophique. a) Le discours se produit comme un événement chaque fois unique (le locuteur actualise la langue en paroles), mais répétable et, en tant que discours, il a une signification (un « intenté », dit Benveniste) distincte du signifié de chaque signe isolé et correspondant à ce que le locuteur veut dire. b) Toute proposition porte, en dernière instance, sur des individus (Strawson). Le langage s'enracine en des individus dénommés (fonction identifiante) et en prédique des choses en droit universelles (fonction prédicative) :

La fonction identifiante désigne toujours des êtres qui existent (ou dont l'existence est neutralisée, comme dans la fiction) ; en droit, je parle de quelque chose qui est ; la notion d'existence est liée à la fonction singularisante du langage ; les sujets logiquement propres sont potentiellement des existants ; c'est là que le langage « colle » à son adhérence aux choses. En revanche, la fonction prédicative concerne l'inexistant en visant l'universel. (p. 94)

Comme, sur ce point, Benveniste soutenait que la phrase peut se réduire à un prédicat, Ricœur conclut qu'ici « la *linguistic analysis* est plus précise que la sémantique des linguistes, trop tributaire, semble-t-il, de l'opposition entre sémiotique et sémantique, et donc trop attentive au seul trait qui assure la différence entre les deux ordres » (p. 95). c) En chaque acte de discours, on peut considérer un aspect de locution (l'acte même de dire) et un aspect d'illocution (ce qu'on fait en disant : une promesse, un ordre, une assertion, etc.)<sup>20</sup>. d) Ce n'est qu'au niveau de la phrase que l'on peut distinguer entre sens et référence, entre ce qui est dit et ce sur quoi l'on parle. La langue, la sémiologie, ne connaissent que des relations intralinguistiques. Mais avec la phrase, avec la sémantique, le langage sort de soi : la référence marque sa transcendance. e) En plus de se référer aux choses, le langage se réfère au locuteur grâce aux pronoms personnels, aux temps des verbes (le présent désigne le moment du discours), à de nombreux adverbes (ici, maintenant, etc.) et aux démonstratifs. f) Les relations paradigmatiques relèvent du niveau sémiotique, tandis que les syntagmes se rapportent à la sémantique.

Au commencement de la quatrième étude, Ricœur revient sur cette opposition entre sémiologie et sémantique. La nouvelle rhétorique, dit-il, hérite de la conception saussurienne du langage. Les unités des divers niveaux sont homogènes et relèvent toutes d'une même science, celle des signes, alors que, selon Benveniste, il faut distinguer entre unités de langue (les signes) et unités de discours (les phrases). De plus, le signe saussurien est par excellence un mot, la phonologie n'étant pour lui

20. Et l'aspect perlocutionnaire ? Ricœur prétend qu'il ne s'y intéresse pas dans le présent contexte de discussion (p. 96), mais on comprend mal pourquoi, dans la mesure où il s'agit d'une des caractéristiques majeures du discours. Mais cette omission est peut-être liée au mode de présentation adopté par Ricœur, qui a déclaré d'emblée que les traits du discours se laissent aisément présenter par couples (p. 92) : procédé typiquement sémiologique !

qu'une science annexe dont les unités distinctives « n'ont pas encore la dignité du signe »<sup>21</sup>.

C'est au seul bénéfice du mot que, d'après Ricœur, sont instituées les grandes dichotomies du signifiant et du signifié, de la synchronie et de la diachronie, de la forme et de la substance. La phrase n'est pas ignorée : la dichotomie de la langue et de la parole traverse le message, qui ne peut être qu'une phrase ; mais on ne parlera plus de la parole, la linguistique sera linguistique de la langue, c'est-à-dire de son système lexical.

Le niveau propre de la phrase semble sur le point d'être reconnu à l'occasion de la distinction entre rapports associatifs et rapports syntagmatiques dont le jeu constitue le « mécanisme de la langue » (*Cours...*, II<sup>e</sup> partie, chap. V et VI). En effet, c'est « en dehors du discours » (171) que les mots s'associent *in absentia*, et c'est « dans le discours » (170) que les mots se combinent *in praesentia* dans un rapport syntagmatique. Il semble donc que la référence au discours soit essentielle à la théorie des rapports entre signes. Le rapport syntagmatique, plus encore que le rapport associatif, semble devoir faire appel à une théorie du discours — phrase : n'est-il pas dit que la phrase est « le type par excellence du syntagme » (172)? Il n'en est pourtant rien. Les syntagmes ne relèvent pas de la parole mais de la langue, parce qu'ils sont des « locutions toutes faites auxquelles l'usage interdit de rien changer » (172). Comme on voit, Saussure ne connaît entre langue et parole qu'une différence psychologique (la contrainte opposée à la liberté), fondée elle-même sur une différence sociologique (la parole est individuelle, la langue est sociale) (30). Le syntagme, faisant partie du « trésor intérieur qui constitue la langue chez chaque individu » (171), relève donc de la langue et non de la parole<sup>22</sup>. Le *Cours* ignore donc entièrement la différence

21. Qu'est-ce que la « dignité » du signe? Ce concept valorisant est d'autant plus indu qu'il n'a rien à voir avec le problème traité. Il est vrai que, pour Saussure, la phonologie (au sens où il l'entendait) ne faisait pas partie de la linguistique proprement dite ; mais lorsque, plus tard, la phonologie (au sens moderne) devient partie intégrante de la linguistique, les phonèmes ne deviennent pas pour autant des signes. C'est pourquoi Hjelmslev, après avoir montré l'irréductibilité des « figures » aux signes, s'oppose à la définition de la langue comme système de signes (cf. *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Éd. de Minuit, 1968, p. 63-70). Mais dire que la langue est d'abord un système de « figures », serait-ce une définition *indigne*?

22. Conclusion pour le moins excessive. Comme le note Ricœur, les rapports syntagmatiques ont lieu *dans le discours, in praesentia*. La notion de syntagme « s'applique non seulement aux mots, mais aux groupes de mots, aux unités complexes de toute dimension et de toute espèce (mots composés, dérivés, membres de phrases, phrases entières) » (CLG, 172). La phrase, ajoute Saussure, est le type même du syntagme ; mais comme elle appartient à la parole, non à la langue, ne s'ensuit-il pas que le syntagme relève de la parole? Non. Le propre de la parole est la liberté des combinaisons ; or tous les syntagmes ne sont pas également libres : il y a d'abord les expressions toutes faites appartenant à la langue (v.g. *allons donc !*) ; puis les mots caractérisés par une anomalie morphologique maintenue par l'usage (v.g. *difficulté*), ensuite les types de syntagmes construits sur des formes régulières (v.g. *indécorable*), enfin les groupes de mots établis sur des patrons réguliers (v.g. *La terre tourne*) (CLG, p. 172-173). Pour Saussure, ce ne sont pas tous les syntagmes qui appartiennent à la langue, mais ceux qui ne sont pas libres. On notera que Ricœur néglige complètement la problématique des *types* de syntagme. Et qu'il passe sous silence la conclusion nuancée de Saussure : « Mais il faut reconnaître que dans le domaine du syntagme il n'y a pas de limite tranchée entre le fait de langue, marque de l'usage collectif, et le fait de parole, qui dépend de la liberté individuelle. Dans une foule de cas, il est difficile de classer une combinaison d'unités, parce que l'un et l'autre facteurs ont concouru à la produire, et dans des proportions qu'il est impossible de déterminer » (CLG, p. 173). Robert Godel, auquel Ricœur fait pourtant allusion (p. 131), illustre très bien les hésitations de Saussure à propos de la phrase et du syntagme (cf. *Les sources manuscrites du « Cours de linguistique générale » de F. de Saussure*, Paris, Droz et Minard, 1957, p. 168-179).

proprement logique entre le discours et la langue, c'est-à-dire la différence entre le rapport prédicatif dans le discours et le rapport d'opposition entre les signes<sup>23</sup>. En ce sens, on peut dire qu'il y a chez Saussure une théorie de la parole, au sens psychologique et individuel, mais non une théorie du discours, au sens proprement sémantique... (p. 132-133, n. 3)

Saussure aurait donc manqué le véritable niveau sémantique en rattachant la phrase à la langue plutôt qu'au discours. Mais ce niveau sémantique, qu'il faut conquérir sur le niveau sémiotique, doit lui aussi être dépassé.

### 1.3.2.3. *Sémantique et herméneutique*<sup>24</sup>

Le passage au point de vue *herméneutique* correspond au changement de niveau qui conduit de la phrase au discours proprement dit (poème, récit, essai, etc.) [...] Cette transition de la sémantique à l'herméneutique trouve sa justification la plus fondamentale dans la connexion en tout discours entre le sens, qui est son organisation interne, et la référence, qui est son pouvoir de se référer à une réalité en dehors du langage. (p. 10)

Cette problématique de la référence constitue le thème central de la septième étude. Ricœur l'amorce comme suit :

La question de la référence peut être posée à deux niveaux différents : celui de la sémantique et celui de l'herméneutique. Au premier niveau, elle ne concerne que des entités de discours du rang de la phrase. Au second niveau elle s'adresse à des entités de plus grande dimension que la phrase. C'est à ce niveau que le problème prend toute son extension. (p. 273)

En tant que postulat de la sémantique, l'exigence de référence présuppose la distinction, que nous avons déjà suffisamment décrite, entre sémiotique et sémantique. Ricœur reprend la différence entre sens et référence telle que la proposait déjà Frege, en soulignant que le passage du sens à la dénotation relève du désir de vérité et en tenant compte des développements proposés par Benveniste, Wittgenstein, Strawson et Searle.

Mais le postulat de la référence exige une élaboration distincte lorsqu'il concerne les entités particulières de discours qu'on appelle des « textes », donc des compositions de plus grande extension que la phrase. La question relève désormais de l'herméneutique plutôt que de la sémantique, pour laquelle la phrase est à la fois la première et la dernière entité. (p. 276)

Par « texte », Ricœur entend la production du discours comme œuvre. Celle-ci se caractérise par trois traits : une composition faisant de l'œuvre une totalité irréductible à une somme de phrases ; une codification, non de langue, mais de discours, par laquelle l'œuvre se rattache à un genre littéraire ; et un style correspondant à la singularité de l'œuvre.

Cette réalisation spécifique du discours appelle une reformulation appropriée du postulat de la référence. À première vue, il semblerait suffisant de reformuler le

---

23. Comment peut-on soutenir d'une part que, selon Saussure, le syntagme et la phrase appartiennent à la langue, d'autre part que la linguistique de la langue est une linguistique du mot et du signe et que le niveau sémiotique n'accède pas au niveau sémantique de la phrase ?

24. *La Métaphore vive*, p. 10 et 273-321.

concept frégéen de référence en substituant seulement un mot à l'autre ; au lieu de dire : nous ne nous contentons pas du sens, nous supposons en outre la dénotation, — nous dirons : nous ne nous contentons pas de la structure de l'œuvre, nous supposons un monde de l'œuvre. La structure de l'œuvre en effet est son sens, le monde de l'œuvre sa dénotation. Cette simple substitution de termes suffit en première approximation ; l'herméneutique n'est pas autre chose que la théorie qui règle la transition de la structure de l'œuvre au monde de l'œuvre. (p. 277-278)

Mais ce passage appelle, au niveau des œuvres littéraires, une justification distincte. La littérature, en effet, n'aurait pas de dénotation, et ce d'après Frege lui-même, qui réserve la problématique de la vérité aux énoncés scientifiques. Limitation que Ricœur veut lever. D'où une seconde reformulation du postulat de la référence :

Par sa structure propre, l'œuvre littéraire ne déploie un monde que sous la condition que soit suspendue la référence du discours descriptif. Ou, pour le dire autrement : dans l'œuvre littéraire, le discours déploie sa dénotation comme une dénotation de second rang, à la faveur de la suspension de la dénotation de premier rang du discours. (p. 278-279)

Mais qu'est-ce que cette dénotation de second rang ? Ricœur emprunte à Nelson Goodman une théorie de la référence généralisée :

*Languages of Art* commence par remplacer [sic !] toutes les opérations symboliques, verbales et non verbales — picturales entre autres —, dans le cadre d'une unique opération, la fonction de référence par laquelle un symbole vaut pour (stands for), se réfère à (refers to). Cette universalité de la fonction référentielle est assurée par celle de la puissance d'organisation du langage et, plus généralement, des systèmes symboliques. (p. 290-291)

La dénotation doit être définie d'emblée de façon assez large, de manière à subsumer ce que fait l'art, à savoir représenter quelque chose, et ce que fait le langage, à savoir décrire. (p. 292)

Mais si représenter c'est dénoter et si par la dénotation nos systèmes symboliques « refont la réalité », alors la représentation est un des modes par lesquels la nature devient un produit de l'art et du discours. Aussi bien la représentation peut-elle dépeindre un inexistant : la licorne, Pickwick ; en termes de dénotation, il s'agit d'une dénotation nulle à distinguer de la dénotation multiple (l'aigle dessiné dans le dictionnaire pour dépeindre tous les aigles), et de la dénotation singulière (le portrait de tel ou tel individu). (p. 292-294)

Ainsi donc, tout langage, tout symbolisme « refait la réalité » (p. 298), et cela est particulièrement manifeste dans l'art, qui ajoute « à la configuration du monde » (p. 300), qui, comme les modèles scientifiques, est une redescription heuristique de la réalité (p. 311) ; et c'est dans la mesure où ces redescriptions sont « appropriées » que l'on peut parler de vérité métaphorique (p. 300 ; p. 311).

### 1.3.3. *Troisième bilan*

Essayons maintenant de comparer les trois étapes que nous avons parcourues.

Dans la première, l'herméneutique portait sur les symboles en tant que classe particulière de signes. Tout signe étant une chose valant pour une autre chose, les

symboles se distinguaient des signes techniques, ceux-ci étant univoques alors que ceux-là se caractérisaient par le double sens ou le sens multiple. Le symbole, d'abord objet de trois types d'interprétation (phénoménologie de la religion, herméneutique proprement dite, herméneutique philosophique), devenait ensuite l'enjeu de deux groupes de disciplines nettement démarquées de la science : d'une part les herméneutiques qui oscillent entre la restauration du sens et la démystification, d'autre part l'herméneutique philosophique.

Dans la seconde étape, l'herméneutique se situait au niveau de la phrase. Une double conception du signe était mise en place : d'une part le signe « structuraliste », caractérisé par son appartenance à un système et sa définition purement différentielle, d'autre part le signe « herméneutique », spécifié par son appel à la référence. La problématique du symbole était mise en veilleuse, l'herméneutique ne devant plus se confiner dans les effets de sens et de double sens. La phrase était mise en évidence en tant qu'unité sémantique du discours et lieu où le signe se transcende vers le monde, par opposition au signe en tant qu'unité sémiologique de langue. À cette opposition entre signe et phrase, entre sémiologie et sémantique, correspondait une opposition entre le structuralisme comme science empirique de l'univers clos des signes, et l'herméneutique en tant qu'interprétation philosophique de la référence du langage au monde ; le structuralisme occupait une position ancillaire par rapport à l'herméneutique.

Troisième étape : l'herméneutique du discours. Dans « Herméneutique et sémantique », Ricœur est revenu au problème du sens multiple. Celui-ci peut être abordé à plusieurs niveaux. Le niveau de la sémantique structurale, qu'elle soit lexicale ou sémique, est celui des petites unités, celui de la langue, et il parvient à expliquer ce qui constitue le symbolisme. Mais c'est au niveau de l'herméneutique, qui est celui du texte, que l'on peut cerner ce que signifie le symbolisme, ce qu'il veut dire, son rapport à une réalité extra-linguistique, sa visée de l'être. Dans *la Métaphore vive*, au mot correspondent la rhétorique et la sémiologie ; à la phrase, la sémantique<sup>25</sup> ; et au texte, l'herméneutique. Mais cette trichotomie n'est pas acquise d'emblée. Dans la troisième et la quatrième études, en effet, Ricœur, en s'inspirant de Benveniste, s'en tient à une opposition binaire entre sémiotique des signes et sémantique du discours, celle-ci étant caractérisée par la phrase, qui est le lieu de la référence. C'est dans la septième étude que le discours sera articulé entre la phrase et le texte, et la sémantique distinguée de l'herméneutique. Cette distinction oblige à dédoubler le problème de la référence. Au niveau de la phrase, Ricœur continue à s'en tenir à l'opposition de Frege entre sens et dénotation. Mais au niveau du texte, cette opposition, même si on la reformule en termes de « structure de l'œuvre » et de « monde de l'œuvre » ne suffit plus. Pour rendre compte de la référence de l'œuvre littéraire, il faut admettre une suspension de la dénotation de premier rang (la dénotation au sens habituel) au profit d'une dénotation de second rang. La notion de référence (tout symbole vaut pour...) est généralisée de façon à subsumer ce que fait l'art (représenter) et ce que fait le

25. Pour éviter une confusion possible, nous désignerons, par « sémantique » tout court, la sémantique que propose Benveniste, et par « sémantique structurale », la sémantique lexicale et celle de Greimas.

langage (décrire). Représenter, c'est dénoter, c'est refaire la réalité, c'est la redécrire heuristiquement.

Cet itinéraire peut être caractérisé, globalement, autant par ce qu'il a conservé que par ce qu'il a abandonné ou déplacé. Est conservée la préoccupation pour la référence et pour la vérité. Dès la première étape, en effet, la référence est inscrite dans le signe même, lorsqu'il est défini comme une chose valant pour une autre chose et que sont distinguées la relation entre signifiant et signifié d'une part, entre signe et chose d'autre part. De même, la problématique de la vérité est introduite pour manifester les limites de la phénoménologie de la religion. Mais le lieu de la référence se déplace : du signe à la phrase, puis du signe à la phrase et au texte. Et l'herméneutique, comme nous l'avons montré, a suivi le même parcours. On pourrait se demander quelles sont les causes de ces déplacements. N'est-ce pas, par exemple, la reconnaissance du fait que la sémantique structurale peut expliquer intégralement le *comment* du symbolisme qui incite Ricœur à déplacer l'accent du sens multiple à la référence ? Mais nous tenterons plutôt d'évaluer les conséquences de ce déplacement, pour les disciplines concernées, et particulièrement pour la sémiologie, en nous posant la question de la *taille* du signe.

## 2. La « taille » du signe

Après quelques remarques préliminaires, nous examinerons le problème des unités signifiantes, puis celui des disciplines qui les prennent en charge.

### 2.1. Remarques préliminaires

La solution qu'adopte finalement Ricœur ne va pas de soi. Elle suscite au contraire plusieurs problèmes, dont nous voudrions présenter un échantillon avant d'aborder plus systématiquement deux d'entre eux.

On notera tout d'abord qu'une partie du débat ressemble à une fausse querelle provoquée par des glissements de sens ou des imprécisions de vocabulaire. Quand Ricœur décide de « mettre en question la toute première supposition de la science du langage, à savoir que le langage est un objet pour une science empirique », — il semble oublier que la linguistique n'a conquis sa scientificité qu'en renonçant précisément à être science du langage et en se définissant comme science de la langue, à l'exclusion de la parole. Dès lors souligner, comme si cela était contesté, que la langue, en tant que système, n'est pas le langage total, c'est se satisfaire d'un truisme, et proclamer que « les unités de signification dégagées par l'analyse structurale ne signifient rien [...], ne disent rien », cela devient un jeu de mots facile, obtenu en réduisant la signification à la dénotation.

Mais il y a plus grave. Trois problèmes majeurs sont posés par la démarche de Ricœur : celui des unités signifiantes et celui des disciplines, que nous aborderons un peu plus loin, et celui de la référence, que nous ne développerons pas mais dont nous voudrions au moins dessiner les contours. L'œuvre littéraire, admet Ricœur, met en question le postulat de la référence. Mais en considérant la référence précisément

comme un postulat, ne préjuge-t-on pas de la solution qui sera donnée au problème de la fiction? Lorsqu'il aborde ce sujet, Ricœur a préalablement décrété:

- qu'avec *la* phrase, *le* langage sort de soi, la référence marquant sa transcendance;
- qu'en *tout discours*, il y a connexion entre le sens (qui est son organisation interne) et la référence (qui est son pouvoir de se référer à une réalité en dehors du langage).

Cela posé, l'œuvre littéraire, en tant que discours composé de phrases, *devra* avoir une référence. Ricœur choisira donc, pour enclencher sa démonstration, une théorie selon laquelle *tout symbole* vaut pour..., se réfère à..., et n'hésitera pas à déclarer que la dénotation *doit* être définie de façon assez large, de manière à subsumer ce que fait l'art (représenter quelque chose) et ce que fait le langage (décrire). La cause est donc entendue. Le concept de représentation n'est pas questionné. Il ne reste qu'à expliquer comment cette représentation dénote. Prétendre qu'elle dénote comme le font tous les autres signes, cela, cependant, ne résisterait pas à la critique: d'où le recours à l'idée d'une dénotation seconde suspendant la dénotation première et constituant une redescription heuristique de la réalité. Le concept de redescription n'est pas non plus interrogé, ni le rapport postulé entre l'œuvre et la réalité. La dénotation de l'œuvre, c'est, dit Ricœur, le monde de l'œuvre. Mais, posant *un* monde, l'œuvre ne pose pas *le* monde: la référence généralisée est conquise par le biais d'une métaphore. Soit donc la référence au sens courant, la référence au sens second correspondant au « monde » de l'œuvre, et la référence généralisée englobant ces deux acceptations: dire que l'œuvre a une référence, au sens général, parce qu'elle a une référence au sens second, cela ne lui confèrera jamais une référence au sens courant. Pourquoi, dès lors, un tel déplacement? Pourquoi créer une telle ambiguïté? Ne serait-ce pas pour donner à l'herméneutique, progressivement dépossédée de ses fiefs, une emprise sur le domaine de l'art? Mais poser cette question, c'est poser celle des unités signifiantes et des disciplines qui les prennent en charge.

## 2.2. *Le problème des unités*

Le problème des unités signifiantes est quelque peu plus complexe que ne le laisse entendre l'opposition de Ricœur entre le mot, la phrase et le texte. Dressons un inventaire des plus importantes de ces unités, par ordre de complexité croissante, en évitant d'employer à leur égard le mot « signe »: c'est seulement au terme de l'inventaire que nous nous demanderons laquelle de ces unités doit être appelée un signe.

Viennent en premier lieu les traits distinctifs et les phonèmes. Les linguistes ne considèrent habituellement pas ces unités comme signifiantes: elles sont simplement distinctives<sup>26</sup>. Mais lorsque Ricœur, parlant des deux linguistiques que distingue Benveniste, déclare, comme nous l'avons vu plus haut, qu'elles procèdent en sens

---

26. D'où l'objection de Hjelmlev, que nous avons rappelée plus haut (note 21), à définir exclusivement la langue comme un système de signes.

inverse et que le linguiste de la langue, partant des unités différentielles<sup>27</sup>, voit dans la phrase le niveau ultime, mais que sa démarche « pré suppose l'analyse inverse, plus proche de la conscience du locuteur : partant de la diversité infinie des messages, il descend vers *les unités en nombre limité qu'il emploie et rencontre : les signes* » (*La Métaphore vive*, p. 91 ; je souligne), — en décrivant ainsi cette démarche pré supposee, Ricœur, donc, n'implique-t-il pas que toutes les unités obtenues par analyse de la phrase sont des signes ?<sup>28</sup> Ce faisant, il escamote une distinction bien établie en linguistique et contrevient à sa propre définition du signe comme entité signifiante.

Abordons maintenant le signe au sens restreint, celui dont parle Saussure lorsqu'il définit la langue comme un système de signes<sup>29</sup>. Afin d'éviter d'utiliser le mot « signe » en cette acception étroite, nous emprunterons à Martinet sa notion de monème :

Les unités que livre la première articulation, avec leur signifié et leur signifiant, sont des signes, et des signes minima<sup>30</sup> puisque chacun d'entre eux ne saurait être analysé en une succession de signes. Il n'existe pas de terme universellement admis pour désigner ces unités. Nous emploierons ici celui de *monème*.

Comme tout signe, le monème est une unité à deux faces, une face signifiée, son sens ou sa valeur, et une face signifiante qui la manifeste sous forme phonique et qui est composée d'unités de deuxième articulation. Ces dernières sont nommées des *phonèmes*<sup>31</sup>.

L'unité immédiatement supérieure au monème est le syntagme, au sens saussurien du terme :

dans le discours, les mots contractent entre eux, en vertu de leur enchaînement, des rapports fondés sur le caractère linéaire de la langue, qui exclut la possibilité de prononcer deux éléments à la fois [...] Ceux-ci se rangent les uns à la suite des autres sur la chaîne de la parole. Ces combinaisons qui ont pour support l'étendue peuvent être appelées *syntagmes*. Le syntagme se compose donc toujours de deux ou plusieurs unités consécutives (par exemple : *re-lire ; contre tous ; la vie humaine ; Dieu est bon ; s'il fait beau temps, nous sortirons*, etc.)<sup>32</sup>.

En droit, la notion de syntagme s'applique à toute séquence discursive d'au moins deux monèmes. Mais nous ne l'utiliserons ici qu'en rapport avec les unités intermédiaires entre le monème et la phrase. Qu'en est-il donc du mot, que Ricœur situe

27. En quel sens le linguiste de la langue part-il des unités différentielles ? Depuis Saussure, on sait que ces unités ne sont pas données mais construites, et que le signe au sens restreint, tout comme les unités inférieures, doivent être « taillés » dans la chaîne parlée.

28. La même implication se retrouve dans la trichotomie entre le mot (le signe), la phrase et le texte.

29. *Cours de linguistique générale*, p. 23-32.

30. Il y a donc aussi des signes plus complexes : nous utiliserons plus loin cette ouverture.

31. *Éléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, Coll. U2, 1969, p. 15-16.

32. *CLG*, p. 170. De cette notion de syntagme il est intéressant de rapprocher celle de « locution » (λογος) chez Aristote : « La locution est un composé de sons significatifs dont plusieurs parties ont un sens par elles-mêmes (car toutes les locutions ne se composent pas de verbes et de noms mais, par exemple dans la définition de l'homme, il peut y avoir locution sans verbe ; elle devra cependant toujours contenir une partie significative) [...] La locution peut être une de deux manières, en désignant une seule chose ou en étant composée de plusieurs parties liées ensemble ; c'est ainsi que l'Iliade est une par la liaison de ses parties et la définition de l'homme l'est parce qu'elle désigne une seule chose » (*Poétique*, trad. Hardy, 1457, a. 23-30). Si la « locution » correspond bien au syntagme, l'énumération saussurienne d'exemples pourrait être poursuivie jusqu'à englober des œuvres entières.



sur le même plan que le signe, par rapport au monème et au syntagme ? Ce n'est pas par hasard que Saussure et Martinet, pour nous en tenir à eux, choisissent comme unité linguistique le signe au sens restreint, le monème, plutôt que le mot ; certains mots en effet (tel « re-lire » dans les exemples saussuriens de syntagme), comportent plus d'un monème. Ces mots qui ne sont ni des monèmes, ni des phrases, où les situer dans la trichotomie de Ricœur ? La même question se pose d'ailleurs à propos de tous les syntagmes inférieurs à la phrase. On pourrait supposer que Ricœur les considère tous sur le même plan que les signes au sens restreint, mais cela susciterait, entre autres, le problème suivant. Nous avons vu que, selon Saussure, certains syntagmes relèvent de la langue<sup>33</sup>. Mais d'une part la langue a été définie comme un système de signes (au sens restreint), d'autre part tout syntagme comporte au moins deux signes consécutifs. Ou bien, donc, la langue n'est pas seulement un système de signes, ou bien la notion saussurienne de signe doit déborder le cadre des monèmes et englober les syntagmes figés. Mais cette solution, valable dans la perspective saussurienne, n'est pas satisfaisante dans celle de Ricœur. Pour celui-ci en effet, les signes relèvent du système. Si donc l'on situe non seulement les mots, mais tous les syntagmes, figés ou non, sur le même plan que les signes, il s'ensuit que toutes ces unités relèvent du système, ce qui est inacceptable au moins dans le cas des syntagmes non figés. Concluons-en qu'à ramener au signe toutes les unités inférieures à la phrase, on ne gagne pas en clarté, ni en précision, ni en exactitude.

Soit maintenant la phrase. C'est la seconde entité que retient Ricœur, qui la considère comme l'unité du discours. Nos remarques, ici, seront purement terminologiques. Selon Luis Prieto<sup>34</sup>, l'analogue linguistique du disque de sens interdit n'est pas le mot, mais l'énoncé (qui est composé de mots). Dès lors, si le terme « signe » désigne les entités de l'ordre de l'énoncé, il ne peut servir à désigner les mots ; et s'il se réfère aux entités de l'ordre du mot, il ne convient pas aux énoncés. Dans un cas comme dans l'autre, un terme manque. Prieto suggère d'appeler « sèmes » les entités de l'ordre de l'énoncé et « signes » les unités de l'ordre du mot. Chez Tullio de Mauro, par contre, c'est la phrase qui est appelée signe, tandis que les mots qui servent à la construire sont baptisés « hyposèmes »<sup>35</sup>. En combinant ces deux solutions, nous appellerons « sèmes » les unités équivalentes à la phrase, et « hyposèmes » les unités signifiantes inférieures à la phrase. Corrélativement, les unités supérieures à la phrase pourront être nommées des « hypersèmes ». Car, quoi qu'en dise Ricœur, il existe de telles unités.

Peirce, on le sait, a proposé de nombreuses classifications des signes. L'une d'entre elles est relative à la taille du signe : le *rhème* est un signe de la taille du terme ; le *dicisigne*, un signe de la taille de la proposition ; et l'*argument*, un signe de la taille de l'argument :

In regard to its relation to its signified interpretant, a sign is either a Rheme, a Dicot, or an Argument. This corresponds to the old division, Term, Proposition, and Argument, modified so as to be applicable to signs generally<sup>36</sup>.

33. Voir note 22.

34. *Messages et signaux*, Paris, P.U.F., Coll. SUP, 1966, p. 39-40, n. 2.

35. *Une introduction à la sémantique*, Paris, Payot, 1969, p. 190 et 201.

36. *Collected Papers*, VIII, n. 337. Autres références pour la même division : II, 95 ; 250 à 253 ; 309 ; 322 ; 340 ; IV, 458 ; V, 76.

Par rapport à la trichotomie de Ricœur le rhème pourrait correspondre au mot et le dicisigne à la phrase, mais l'argument est une unité hypersémique intermédiaire entre la phrase et le texte.

Dans un domaine différent, celui de la Poétique, on rencontre un autre type d'unité hypersémique, qui « correspond à une certaine action et constitue notre unité minimale »<sup>37</sup>; Todorov appelle cette unité une proposition.

Elle correspond à une action « indécomposable », p. ex. « Jean vole de l'argent », « Le roi tue son petit-fils », etc. Cependant cette action n'est indécomposable qu'à un certain niveau de généralité; à un niveau plus concret, une telle proposition serait représentée par une série de propositions. Autrement dit, une même histoire peut avoir des résumés plus ou moins succincts. Ainsi l'un posséderait la proposition « Le roi fait la cour à la marquise » là où dans un autre on aurait: « Le roi décide de partir », « Le roi voyage », « Le roi arrive à la maison de la marquise », etc., etc.<sup>38</sup>

Cette précision est importante. Elle montre que l'unité en question, même si elle est appelée une proposition, n'équivaut pas à une phrase. Il s'agit d'une action, décrite par une proposition que construit l'analyste, et correspondant à plusieurs phrases du texte. Pour éviter toute ambiguïté, nous nommerons cette unité une *fonction*, terme emprunté à Propp et beaucoup plus fréquent en analyse structurale du récit; Propp lui-même, d'ailleurs, exprimait la fonction par un nom (v.g. « interdiction »), non par une proposition.

À un niveau plus complexe encore, la fonction devient un élément d'une unité plus grande. On se souvient qu'en décrivant « La structure des mythes », Lévi-Strauss<sup>39</sup> posait que les éléments propres au mythe sont de « grosses unités constitutives », des « mythèmes », par exemple « Cadmos cherche sa sœur Europe, ravie par Zeus »; le mythème correspond ici à la fonction. Mais, insatisfait de cette définition, Lévi-Strauss ajoutait :

Nous posons [...] que les véritables unités constitutives du mythe ne sont pas les relations isolées, mais des *paquets de relations*, et que c'est seulement sous forme de combinaisons de tels paquets que les unités constitutives acquièrent une fonction signifiante<sup>40</sup>.

La véritable unité, le véritable mythème, est donc composé de plusieurs fonctions; par exemple, dans le cas du mythe d'Œdipe, l'un des mythèmes est composé des trois fonctions « Cadmos cherche sa sœur Europe, ravie par Zeus », « Œdipe épouse Jocaste, sa mère », et « Antigone enterre Polynice, son frère, violant l'interdiction »<sup>41</sup>.

Niveau suivant : celui du texte. Ricœur y faisant droit, nous n'y insisterons pas.

37. T. TODOROV, « Poétique », in *Qu'est-ce que le structuralisme* (en coll.) Paris, Seuil, 1968, p. 133.

38. T. TODOROV, *Grammaire du Décaméron*, The Hague-Paris, Mouton, 1969, p. 19.

39. *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 230-243.

40. *Opus cit.*, p. 233-234.

41. Dans son article panoramique sur « La philosophie », Ricœur écrit pourtant: « Cette homologie structurale trouve dans la mythologie une application privilégiée; l'identité de structure qui est ici postulée permet de traiter les grosses unités, de taille supérieure à la phrase, que connaît le mythologue, sur le même modèle que les petites unités de discours dont traite le linguiste » (*Tendances principales de la recherche...*, p. 1392). Si Ricœur ne tient pas compte des unités hypersémiques, ce n'est certes pas par ignorance.

Mais nous y ajouterons un autre niveau, celui du discours. Au commencement de la huitième étude, Ricœur se pose une question

concernant l'unité d'ensemble des modes de discours, en entendant par modes de discours des emplois tels que : discours poétique, discours scientifique, discours religieux, discours spéculatif, etc. (*La Métaphore vive*, p. 323)

Ainsi décrit, le discours n'équivaut plus au texte, il correspond au contraire à un ensemble dont les textes singuliers pourraient être considérés comme les unités.

Faisons un pas de plus, le dernier. Protestant contre la tradition en vertu de laquelle l'analyse linguistique commence au niveau de la phrase, abandonnant à la logique et à la psychologie le traitement des groupes de phrases, Hjelmslev affirme que la linguistique doit commencer son analyse par le texte ; or la notion de texte est ici très large et peut englober tout ce qui a été dit et écrit dans une langue donnée :

Très sommairement, si l'on considère tout ce qui est écrit ou dit en anglais on a :

Contenu : plusieurs sortes de littérature, par exemple la littérature scientifique, la poésie, etc.  
les écrits de différents auteurs (la division se fait par auteur).  
les œuvres prises séparément.  
des parties de ces œuvres, chapitres du contenu, sections, phrases, propositions, groupes de mots, ... taxèmes du contenu (en nombre le plus petit possible).

Expression :

bibliothèques, sections, distributions selon la taille des volumes (folio, quarto, etc.)  
séries de volumes, volumes séparés, chapitres de l'expression (qui ne coïncident pas nécessairement avec ceux du contenu) [...], taxèmes de l'expression (en nombre le plus petit possible).

Cette analyse doit être suivie d'une étude syntaxique, qui montre de quelle façon les unités supérieures sont construites à partir des unités plus petites, et quelles sont ces unités plus petites<sup>42</sup>.

Pour ne pas confondre cette notion élargie de texte avec celle de Ricœur, nous en désignerons la dimension la plus englobante (« tout ce qui est écrit ou dit » dans une langue donnée) par l'expression « corpus global ».

Là où Ricœur opposait trois sortes d'unités : le mot, la phrase et le texte, nous avons, et sans viser à l'exhaustivité, énuméré onze types d'unités que l'on peut répartir en quatre catégories :

- unités asémiques : traits distinctifs, phonèmes ;
- unités hyposémiques : monèmes, syntagmes ;
- unités sémiques : sèmes ;
- unités hypersémiques ; argument, fonction, mytheme, texte, discours, corpus global.

Auxquelles de ces unités faut-il attribuer le nom de signes ? Avant de répondre à cette question, quelques remarques s'imposent.

42. *La structure fondamentale du langage*, précédé de *Prolégomènes...*, p. 225-226 ; voir aussi, dans les *Prolégomènes*, p. 63 et 135.

Tout d'abord, l'inventaire que nous avons esquissé devrait être complété. En second lieu, la problématique devrait être dégagée de la perspective étroitement langagière où se place Ricœur, et située sur un plan sémiologique général ; les notions d'hyposème, de sème, et d'hyposème pointaient en ce sens. En troisième lieu, il faudrait procéder à l'homologation des divers types d'unités et se demander, par exemple, si le terme, par rapport à la proposition logique, est du même ordre que le monème, par rapport à la phrase ; si la strophe est du même niveau que le paragraphe, etc. ; et cela en comparant les divers types de discours non seulement entre eux, mais aussi avec les sémies non linguistiques. Dans cette perspective élargie, quel type d'unités appellera-t-on un signe ? Compte tenu :

- a) de l'insuffisance manifeste de la répartition des unités signifiantes en trois groupes : le mot, la phrase et le discours ;
- b) de l'imprécision du mot discours (Platon, déjà, considérait la phrase « L'homme apprend » comme un exemple du « plus petit discours »<sup>43</sup> ; pour Ricœur, le discours est tantôt le texte, tantôt le groupe de textes) ;
- c) de la longue tradition qui, depuis Augustin au moins, considère le signe comme une entité générique englobant une pluralité d'espèces ;
- d) de l'ouverture que nous avons constatée chez Martinet qui, en définissant les monèmes comme des signes minima, admet implicitement l'existence de signes plus complexes ;
- e) de la nécessité d'étendre la notion saussurienne de signe au moins jusqu'aux syntagmes figés ;
- f) d'une pratique comme celle de Peirce, pour qui la proposition et l'argument sont aussi des sortes de signes ;
- g) de ce que toutes les entités signifiantes, du monème au corpus global, se caractérisent par une relation de signification entre un signifiant et un signifié (une expression et un contenu dans la terminologie de Hjelmslev) ;
- h) que le mot signe désigne précisément l'union du signifiant et du signifié ;
- i) que la plupart des unités signifiantes ne sont pas données d'avance mais doivent être « taillées » en partant, à la limite, du corpus global ;

— il nous apparaît éminemment souhaitable de ne pas restreindre la notion de signe à des unités de l'ordre du monème, et de laisser plutôt la notion de signe « flotter » eu égard à la taille de l'unité.

### 2.3. *Le problème des disciplines*

Si l'on admet que toutes les unités signifiantes devraient être appelées des signes, l'on devrait, corrélativement, admettre que la sémiologie, en tant que théorie des signes, constitue le cadre général de toutes les disciplines préoccupées par le signe, quelle que soit sa taille. Essayons de montrer que cette solution est préférable à celle de Ricœur, en démontrant que l'herméneutique n'a pas, et ne saurait avoir, le monopole du texte.

Bien qu'il se réclame à l'occasion, pour justifier son opposition entre sémiologie et sémantique, de la sémantique *des* linguistes, Ricœur, en fait, s'inspire de la sémantique d'*un* linguiste : Émile Benveniste. Il est indéniable que Benveniste a

43. *Sophiste* (trad. Robin), in *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1960, 262 c.

formulé une telle distinction<sup>44</sup>, et que Ricœur l'expose fidèlement. On notera cependant que l'opposition que promeut Benveniste est binaire et n'a cure de l'herméneutique : la phrase, le discours, la référence, tout cela relève de la sémantique. On regrettera également que Ricœur ne tienne pas compte de deux précautions prises par Benveniste :

Il ne faudrait pas croire cependant que j'apporte ici quelque chose comme le point de vue *des* linguistes ; un tel point de vue qui serait commun à l'ensemble ou au moins à une majorité de linguistes n'existe pas [...] Celui qui parle ici le fait en son nom personnel et propose des vues qui lui sont propres<sup>45</sup>.

Notre domaine sera le langage dit ordinaire, le langage commun, à l'exclusion expresse du langage poétique, qui a ses propres lois et ses propres fonctions<sup>46</sup>.

Il n'est pas du tout assuré que Benveniste suivrait Ricœur dans le domaine de la référence généralisée. On remarquera enfin que l'opposition entre le sémantique et le sémiotique est, pour Benveniste, une dissociation tactique provisoire<sup>47</sup> appelant une réconciliation dans un cadre commun préfiguré par le fait que c'est une même problématique, celle de la forme et du sens, qui est exprimée différemment dans les deux domaines. C'est à cette problématique commune, mais située au niveau de l'ensemble des sémies, qu'il faut, à notre avis, réserver le nom de sémiologie. Mais revenons à Ricœur.

Nous avons déjà noté, en commençant cette étude, qu'aux trois entités significatives répertoriées par Ricœur correspondaient quatre disciplines : rhétorique, sémiotique, sémantique et herméneutique. Mais cette énumération est insuffisante. Déjà, en présentant la conception aristotélicienne de la métaphore, Ricœur reconnaissait qu'elle relevait autant de la poétique que de la rhétorique. Et il nous faut également tenir compte des autres disciplines auxquelles Ricœur a été confronté au niveau des deux premières étapes : phénoménologie des religions, anthropologie structurale (Lévi-Strauss), sémantique structurale (Greimas), pour nous en tenir aux principales. Dans la première étape, la phénoménologie de la religion est à l'herméneutique ce que, dans la seconde étape, l'anthropologie structurale sera à l'herméneutique et ce que, dans la troisième étape, la sémantique structurale et la sémiologie seront à la sémantique et à l'herméneutique : ce sont des disciplines du système, de la structure, donc des petites unités significatives, donc de la clôture des signes. Schématiquement :

---

44. Latente dans le premier tome des *Problèmes de linguistique générale* (Paris, Gallimard, 1968, p. 119-131), elle est développée dans « La forme et le sens dans le langage » (in *Le langage*, Actes du XIII<sup>e</sup> Congrès des Sociétés de Philosophie de Langue française, Neuchâtel, La Baconnière, 1969, t. II, p. 27-40) et reprise plus succinctement dans le second tome des *Problèmes...* (1974, p. 63-66).

45. « La forme et le sens dans le langage » p. 29-30.

46. *Ibid.*, p. 30.

47. « Je conçois donc deux linguistiques distinctes. C'est là, au stade présent de l'étude, une phase nécessaire de cette grande reconstruction à laquelle nous commençons seulement de procéder, et de cette découverte de la langue, qui en est encore à ses débuts. Au stade présent, il faut élaborer des méthodes et des ensembles conceptuels distincts, strictement appropriés à leur objet. Je trouve donc tout avantage, pour la clarification des notions auxquelles nous nous intéressons, à ce qu'on procède par linguistiques différentes, si elles doivent, séparées, conquérir chacune plus de rigueur, quitte à voir ensuite comment elles peuvent se joindre et s'articuler ». (*Ibid.*, p. 54).

Unités signifiantes	Signe	Phrase	Texte
Disciplines	Phénoménologie des religions Anthropologie structurale Sémantique structurale Poétique Rhétorique Sémiologie	Sémantique	Herméneutique

La prolifération des disciplines restreintes au signe est pour le moins remarquable. Mais cette restriction, en fait, n'existe pas. Dans « Herméneutique et sémantique », Ricœur écrivait : « La phénoménologie de la religion [...], la psychanalyse [...], la critique littéraire [...] nous permettent de généraliser la notion de texte à des ensembles signifiants d'un autre degré de complexité que la phrase »<sup>48</sup>. Mais bien avant ces disciplines modernes, la rhétorique et la poétique avaient accompli cette généralisation. Rhétorique et poétique, en effet, portaient sur des ensembles de l'ordre du texte : discours, tragédie, épopée ; les réduire à des disciplines du mot à cause de leur intérêt partiel pour la métaphore est une illusion d'optique. La plupart des disciplines que Ricœur situe au niveau du signe sont donc aussi des disciplines du texte : l'herméneutique n'occupe pas seule ce terrain.

Mais il faut faire un pas de plus. Si l'on convient que la relation entre un signifiant et un signifié s'appelle *signification*, et si l'on nomme *désignation* la relation entre un signe et un désigné (la chose, le référent), la trichotomie que propose Ricœur s'articule en deux secteurs : celui du signe et de la signification d'une part, d'autre part celui de la phrase et du texte caractérisés l'un et l'autre par la désignation ; or le premier secteur serait celui du système et de la clôture, tandis que le second serait celui du non-système et de l'ouverture. Mais cette opposition doit elle aussi être récusée. Ce qu'a montré l'analyse structurale du récit, depuis Propp, et ce que tente de généraliser l'analyse sémiologique contemporaine des discours, c'est qu'au-delà de la phrase il existe encore des unités codées que l'on peut organiser en systèmes et qui permettent de mieux comprendre des ensembles de textes comme celui des contes de fée ou celui des mythes amérindiens. Par rapport au système et au non-système, il faudrait donc redistribuer autrement les unités. Et si le lieu de la désignation se situe à l'extérieur du système, il faudra admettre qu'avec la phrase on n'entre pas nécessairement dans l'univers de la désignation.

L'herméneutique étudiait le sens multiple. Mais avec l'avènement de la sémantique structurale, le sens multiple a perdu son mystère. Restait la référence. Mais, au niveau de la phrase, la « linguistic analysis » d'une part, et une sémantique comme celle qu'annonce Benveniste d'autre part, peuvent occuper tout le terrain. Restent le sens et la référence au niveau du texte. Mais la signification des textes tombe sous l'emprise de l'analyse structurale des récits et, plus généralement, de l'analyse sémiologique des discours. Reste, finalement, la référence des textes. Mais tous les textes ont-ils une référence ? Nous avons vu que Ricœur était obligé de le postuler, et

48. In CI, p. 66.

en généralisant de façon ambiguë la notion de référence pour tenter de la rendre applicable aux textes littéraires. De plus, il reconnaît expressément que « la sémantique des philosophes anglo-saxons, qui est une sémantique du discours, est d'emblée sur le terrain de la dénotation »<sup>49</sup> : cette sémantique ne peut-elle donc prendre en charge certaines catégories de textes ? Enfin, la sémiologie elle-même, du moins dans certaines de ses orientations, n'est pas tout à fait démunie devant le problème de la désignation. Chez Peirce, le désigné fait partie de la définition même du signe : le signe est une triade authentique servant d'intermédiaire entre un objet et une pensée interprétante<sup>50</sup> ; ou encore, le signe est une chose qui dénote un fait ou un objet pour une pensée interprétante<sup>51</sup>. Pour Morris, la sémiologie a trois dimensions : sémantique, syntaxique et pragmatique ; or la dimension sémantique étudie « the relations of signs to the objects to which the signs are applicable »<sup>52</sup>. Pourquoi, dès lors, une sémiologie ainsi conçue ne pourrait-elle prendre en charge la référence des textes, lorsque les textes ont une référence ? Peut-être, après tout, l'herméneutique devrait-elle renoncer à se « dissoudre dans une théorie générale de la signification »<sup>53</sup> et tenter plutôt de se définir, à l'intérieur du cadre sémiologique global, une position qui lui permettrait de respecter le « relatif pluralisme des formes et des niveaux de discours »<sup>54</sup>.

---

49. *La Métaphore vive*, p. 159.

50. *Collected Papers*, I, n. 480.

51. *Ibid.*, I, n. 346.

52. *Foundations of the Theory of Signs*, Chicago, The University of Chicago Press, 1938, p. 6.

53. RICŒUR, *De l'interprétation*, p. 35.

54. *La Métaphore vive*, p. 323-324.